

Danielle Leenknecht

---

# Mort sans surprise

*Une enquête  
du Commissaire Edmond Bortier*





*Je remercie mon amie Martine pour sa  
précieuse collaboration*



## Samedi, six août

Arthur, la cinquantaine, grand et mince, avait des cheveux grisonnants séparés par une raie médiane et descendants jusqu'aux épaules. Son visage était anguleux avec de grands yeux sombres profondément enfoncés sous les épais sourcils. Le nez long et droit était orné d'une moustache étroite et dense. Bien qu'architecte de grand renom, Arthur avait plutôt l'apparence d'un poète très séduisant.

Mais en ce moment, Arthur gisait sur le tapis du salon, le crâne défoncé.

Un cri affolé retentit.

Carine, son épouse, venait d'entrer dans la pièce, revenant du centre de Bruxelles où elle avait fait quelques courses durant ce samedi après-midi ensoleillé.

Immédiatement, elle pensa à leur fils Bruno. Elle ne pouvait imaginer qu'on le soupçonne d'avoir tué son père, elle ne voulait pas l'envisager. Elle fut prise de tremblements et une folle angoisse lui nouât la gorge.

Que faire ? Appeler la police bien sûr, mais il convenait d'abord de joindre son fils, qu'il puisse se forger un alibi.

Elle avait essayé de le joindre à trois reprises entre environ treize heures et dix sept heures quarante cinq, moment où elle avait quitté l'avenue Louise pour rentrer chez elle.

D'une main agitée de soubresauts nerveux, elle forma pour la quatrième fois son numéro, mais toujours en vain. Ce n'était pas habituel et elle redoubla d'inquiétude.

Mais elle ne pouvait plus attendre sans se mettre elle-même en défaut et elle appela le 101.

En attendant l'arrivée des policiers, elle pensa à Bruno, son enfant unique. Il l'ignorait, comme Arthur d'ailleurs. Mais elle savait que son mari avait abusé de lui dès l'âge de huit ou neuf ans. Au début, elle ne fut pas surprise de le voir se relever en pleine nuit sous prétexte de fumer une cigarette, ou déguster un verre de cognac, ou encore de vérifier l'un ou l'autre dossier urgent. Il était insomniaque et les excuses ne manquaient pas. Mais peu à peu, elle vit son fils se fermer, sombrer dans la mélancolie, lui toujours si gai, et puis ses bulletins scolaires devinrent catastrophiques. De premier de sa classe, il fut le dernier en quelques mois. Alertée, elle suivit discrètement Arthur durant quelques nuits. Aucun doute n'était permis, il entrait dans la chambre du petit. Elle avait prit son parti de ses nombreuses

conquêtes féminines, mais ça ! Ça c'était inqualifiable !!!

Et cependant, elle garda le silence, pas question qu'elle quitte ce mari si riche et célèbre, qu'elle perde les réceptions somptueuses et les voyages dans des pays de rêve, vie inespérée pour elle qui avait vécu son enfance et sa jeunesse quasi dans la misère. Tous les jours elle se reprochait sa lâcheté mais elle se consolait vite en se disant que le mal était fait et que vivre une vie dénuée de tout ce confort n'apporterait rien à Bruno non plus. Lui aussi payait à sa manière le luxe dont il était entouré et le brillant avenir qui lui était assuré. Simplement, elle se rapprocha de lui, lui prodiguât tendresse et amour et le couvât comme une poule ses poussins.

\*  
\*   \*

Bruno, qui habitait un spacieux appartement à quelques centaines de mètres de la villa de ses parents, avait entendu les quatre appels de sa mère. Il en avait assez de ces coups de téléphone incessants et journaliers. Il était âgé de vingt quatre ans et estimait qu'il était temps de couper le cordon ombilical. Bien sûr, il imaginait qu'elle agissait ainsi par culpabilité. Depuis l'âge de neuf ans, il avait compris que sa maman était au courant du comportement incestueux de son père. En effet, elle se mit à le combler de câlins

et de bisous, ce qu'elle faisait peu auparavant, et lorsque leurs regards se croisaient, elle baissait la tête en rougissant. Il su dès lors qu'il ne pourrait compter que sur lui-même.

Il demanda à faire du sport de manière intensive, natation, gymnastique, saut à la perche, mais aussi judo et karaté. Il avait à peine douze ans quand il fut capable de repousser Arthur et d'exiger d'avoir une clef pour fermer la porte de sa chambre.

Son père s'exécutât d'autant plus facilement que le gamin était devenu un peu âgé à son goût.

L'enfance de Bruno fut d'autant plus dramatique pour lui vu qu'il n'avait pas su se lier d'amitié avec des enfants de son âge, de crainte que l'un d'eux demande à venir chez lui. Il craignait de les exposer ainsi aux appétits indignes de l'architecte. Il considérait s'être bien sorti de cette pénible histoire, tout en conservant pour son célèbre paternel, une haine féroce et un mépris qu'il ne se lassait pas de lui témoigner. Il ne ratait jamais l'occasion de le toiser hautainement et, particulièrement en public, de faire des sous-entendus suffisamment humoristiques et intelligents pour que seul Arthur en comprenne réellement le sens.

Ce beau jeune homme de plus d'un mètre quatre vingt, aux traits réguliers et harmonieux, aux yeux brun foncé comme ses cheveux courts, et à la stature athlétique, savait qu'un jour ils en viendraient aux mains. L'atmosphère entre eux était vraiment trop électrique.





Elle trotte elle trotte, elle trotte de sa petite chambre mansardée à la petite pièce lui servant de cuisine et aussi de living, puisqu'un vieux fauteuil usé et au ton rouge décoloré est adossé à l'unique fenêtre de la pièce vétuste. La position de son fauteuil lui permet de lire le soir à la lumière du réverbère pour épargner l'électricité diffusée par une simple ampoule suspendue à son fil.

Célestine, septante quatre ans, est petite et presque maigre, toujours vêtue d'une robe noire surannée, mais d'une propreté impeccable. Ses cheveux blancs et longs sont coiffés en un gros chignon au niveau de la nuque, soutenu par une résille noire. Elle a un regard d'aigle qui lui donne l'air méchant, ce qu'elle est parfois !

Malgré son apparence chétive, elle déborde de vitalité, de force et d'énergie. Elle descend tous les jours les trois étages, desservis exclusivement par un escalier, pour aller faire ses courses, ou surtout pour aller aider, contre quelques euros, l'une ou l'autre de ses voisines.

Son logement exigu sent la pauvreté. Des traces d'humidité maculent le plâtre grisâtre du plafond, le vieux papier peint se décolle par endroit. Et pourtant le logis est coquet. Célestine qui a été couturière et dentellière, est arrivée, malgré sa maigre pension, à le

garnir de coussins noirs brodés de fleurs et d'oiseaux aux couleurs vives, de rideaux en dentelle blanche représentant des paons, et de tentures assorties aux coussins. Il lui a fallu des heures et des heures de patience pour arriver à ce résultat et elle a encore bien d'autres projets pour lesquels elle réunit sous par sous l'argent nécessaire pour acheter les tissus et les fournitures adéquates.

Ce samedi, Célestine est nerveuse et en colère. Elle ne sait presque plus dormir depuis que Bruno, son petit-fils est venu lui rendre visite.

Bruno vient passer deux ou trois heures chez elle deux fois par mois, amenant toujours un énorme bouquet de fleurs, des petits gâteaux, du miel ou des confitures, deux ou trois plats préparés par un grand traiteur et, son péché mignon, une bouteille de porto. A chaque fois elle le gronde gentiment et lui se contente de rire gaiement en dévoilant ses belles dents blanches.

Bien souvent, il veut lui donner quelques billets de cinquante euros, mais alors elle se fâche vraiment. C'est elle, la grand-mère, qui devrait donner de l'argent de poche à son petit-fils, c'est dans l'ordre des choses lui dit-elle, en colère. La seule chose qu'elle ait accepté, c'est un GSM, pour qu'elle puisse le joindre en cas d'urgence, ainsi qu'un poste de radio qu'il lui avait offert pour la Noël, quatre ans plus tôt. Elle continuait de refuser avec véhémence une télévision.

Elle l'adore, il est sa raison de vivre. Ce garçon

intelligent, beau comme une statue grecque, plein d'humour et toujours souriant illumine sa vie. Mais depuis les confidences qu'il lui a faites ce dernier jeudi, elle est dans une rage folle.

Elle avait toujours considéré qu'Arthur, tout grand architecte qu'il soit devenu à force de courage et de ténacité, comme un moins que rien. Depuis son enfance il était dur, égoïste, ne manifestant jamais la moindre émotion. Bien sûr, il lui en voulait d'être un enfant naturel, puisqu'elle avait toujours refusé de se marier et que le père de son fils le reconnaisse, à une époque où cette liberté féministe était bien mal considérée. A l'école, Arthur avait essuyé de nombreuses vexations et quolibets. Mais cela ne justifiait en rien son inhumanité et sa dépravation.

Arthur lui rendait visite le jour de l'an, venait les mains vides et repartait une vingtaine de minutes à peine après son arrivée. Jamais il ne lui avait proposé la moindre aide, ni matérielle, ni morale. Pour mieux le narguer, elle lui offrait, à l'occasion de l'an neuf, un ballotin de pralines qu'il acceptait silencieusement et avec indifférence. Ce cadeau qu'elle considérait comme une insulte lui procurait un plaisir intense pendant une bonne semaine !

Lorsque Bruno était enfant, Carine, sa belle-fille l'amenait chez elle trois ou quatre fois par an, en amenant quelques pâtisseries pour le goûter. Elle lui avait proposé à plusieurs reprises une aide financière, mais Célestine, vexée, avait obstinément refusé

arguant que seul Arthur avait des devoirs à son égard.

Bien qu'elle ne comprenait pas pourquoi son fils avait épousé cette petite brune rondelette, issue d'un milieu ouvrier fort pauvre, au physique insignifiant et dépourvue de caractère, elle la trouvait cependant fort gentille et sympathique. En outre, elle lui reconnaissait le mérite d'avoir su s'adapter avec aisance et facilité à la haute situation qu'avait atteint Arthur. Toujours habillée, coiffée, maquillée avec goût, elle avait acquis le savoir-vivre nécessaire pour être acceptée sans problèmes par les relations de son mari.

Dès l'âge de douze ans, son petit-fils obtint la permission de venir la voir accompagné par l'homme à tout faire de ses parents. Mais ce n'est qu'à partir de seize ans que Bruno obtint l'autonomie nécessaire pour se rendre beaucoup plus souvent chez cette grand-mère qu'il aimait et avec laquelle il avait beaucoup d'affinités.

A force de remuer de sombres pensées, Célestine se décida subitement à prendre, pour la première fois de sa vie, un taxi pour aller chez son fils qu'elle était sûre de trouver chez lui le samedi après-midi. Elle prit quelques billets dans la boîte réservée aux cas d'extrême urgence, car la course de Saint-Gilles à Braine l'alleud allait certainement lui coûter fort cher. Elle changea rapidement de vêtements, descendit les trois étages presque en courant et se rendit à la station de taxis la plus proche.

\*

\* \*

Affalée dans un des deux fauteuils Ikéa qui meublait son étroit living, Amanda ne savait plus que faire. Elle n'avait quasiment pas arrêté de pleurer depuis la conversation qu'elle avait eue jeudi avec son demi-frère Arthur.

Dix ans après la naissance de son aîné, Célestine avait, en effet, mit au monde une petite fille du deuxième homme qui avait traversé sa vie. De même que pour son fils, elle avait refusé, et le mariage, et la reconnaissance de la fillette par le père.

La gamine n'avait pas du tout le même caractère que son frère. Paresseuse, sans fierté ni ambition, elle abandonna ses études à l'âge de seize ans et, à dix huit ans, devenue une jolie brune aux formes généreuses, elle épousât Jean Vivier, ouvrier en bâtiment. Elle n'eut accès qu'à des emplois de femme de ménage ou de serveuse.

Cependant, son mari et elle, restés sans enfants, réussirent à économiser sous par sous pour faire construire, cinq ans plus tôt une petite maison standardisée sur un terrain de six ares dans la région de Jodoigne. Mais Jean avait perdu son emploi en février, et depuis, ils n'arrivaient plus à payer l'hypothèque qui grevait le rêve de leur vie. Leur maison allait être vendue en vente publique. Ils allaient tout perdre !

Amanda n'avait trouvé d'autres solutions que de se rendre le jeudi précédent au somptueux bureau de son demi-frère pour lui emprunter une somme équivalente aux six mois d'arriérés et aux six mois à venir, persuadée que Jean retrouverait du travail d'ici-là.

Arthur avait refusé !!!

Bien sûr, ils n'avaient jamais été proches. La différence d'âge et de caractère, et surtout le manque d'intérêt qu'il manifestait pour tout autre que lui, en étaient la cause.

\*  
\*      \*

Subitement, Amanda se redressa et se leva en passant sa main fine dans ses longs cheveux bruns aux reflets auburn. A quarante deux ans, elle était toujours très belle. Mesurant près d'un mètre septante, elle avait une taille de guêpe soulignée par une large ceinture, les seins ronds mis en valeur par un large décolleté, les jambes joliment galbées. Elle aurait pu être mannequin, d'autant qu'elle s'habillait avec beaucoup d'originalité et de chic, bien qu'elle ne payait ses vêtements et ses chaussures que quelques euros, en chinant avec talent sur les nombreux marchés aux puces ou brocantes de la région. Malgré sa condition sociale, elle avait beaucoup de classe et personne n'aurait pu se douter de ses difficultés financières.

Elle se dit qu'elle avait agi avec la plus grande stupidité. Jamais elle n'aurait dû présenter sa requête au bureau de son frère. Le lieu idéal était sa villa de Braine l'Alleud. Elle se dit qu'il n'était peut-être pas trop tard pour tenter de corriger son erreur. Elle était certaine de le trouver à son domicile le samedi après-midi, et avec un peu de chance, l'aimable Carine serait là pour intervenir en sa faveur, même si elle avait bien peu d'influence sur les décisions que prenait son mari. Elle serait de toute façon un soutien moral dont Amanda avait le plus grand besoin en ce moment.

Elle enleva ses ballerines pour chausser des escarpins assortis à sa toilette, prit son sac, les clefs de sa petite voiture d'occasion et partit sur le champ.

Le commissaire Edmond Bortier, grand et bel homme à l'allure jeune et sportive malgré ses quarante huit ans, était accompagné de son adjoint, l'inspecteur Rudy Caprini. Ils s'arrêtèrent devant la magnifique villa du célèbre architecte Arthur Casimont. Cette rue de Braine l'Alleud n'abritait que des nantis dont les maisons rivalisaient en luxe. Mais toutes étaient bâties au centre de grands jardins protégés par des haies hautes et épaisses.

Peu de chance de trouver un témoin oculaire, se dirent les deux hommes.

Derrière eux se parquèrent les véhicules de la police scientifique et du médecin légiste Ernest Vanmolen, lui-même suivi par le juge d'instruction Robert Themis et le substitut de procureur du Roi.

Les journalistes des différents médias ne tarderaient sûrement pas à arriver. Des policiers tendirent tout le long du trottoir de la villa un cordon destiné à empêcher toute personne non autorisée à y pénétrer, mais aussi à sécuriser la zone pour préserver tout indice éventuel.

Bortier et Caprini se présentèrent les premiers devant la porte d'entrée qui s'ouvrit instantanément.

– Vous voilà enfin dit madame Casimont qui avait les yeux rougis et manifestait une grande nervosité.

– Madame, lui répondit Bortier après s'être présenté, nous avons fait au plus vite, il n'y qu'un petit quart d'heure que nous avons été prévenus.

– Excusez-moi, je suis tellement bouleversée que le temps m'a paru fort long seule dans cette maison avec le corps sans vie de mon mari, phrase qu'elle achevât dans un sanglot.

Le commissaire regarda cette femme pas très grande, ni laide ni jolie, mais ayant un charme indéniable et qui, malgré son léger embonpoint était vêtue d'un tailleur rouge coquelicot à la veste cintrée et à la jupe droite et courte qui laissait apparaître ses genoux ronds. Son extrême nervosité lui paru sans rapport avec le décès subit de son époux. Son regard inquiet, son mal être perceptible lui fit penser qu'elle avait quelque chose à dissimuler.

Avant de l'interroger, il devait d'abord voir la scène du crime.